

JEAN-LOUIS DUFLOUX

# Hector Bermudes ressuscité ?



Jean-Louis Dufloux

Hector Bermudes ressuscité ?

© Jean-Louis Dufloux, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5392-2

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Aux militaires britanniques de la Navy, inventeurs au XIXème siècle de l'uniforme avec bermuda.*

*Un premier pas vers un monde sans conflit ?*

## Hector, Astrid, Charlize...

Hector Bermudes est en proie à une sourde excitation. Dans quelques heures Charlize, une séduisante jeune femme, souriante, soignée et vive viendra percer son crâne en trois points pour réaliser au cœur de son cerveau une opération dite de « Stimulation Cérébrale Profonde ». Rassurez-vous, Charlize, si décontractée soit elle quand vous l'abordez, a épousé depuis pas mal d'années la profession de neurochirurgienne, elle maîtrise donc, sur le bout de ses doigts, le protocole de cette étrange intervention.

Cependant Hector en arrive à se demander comment il va se retrouver sur une table d'opération d'un grand hôpital parisien son encéphale livré à la science, l'habileté et l'expérience de Charlize. Il lui semble que partager son histoire devrait œuvrer au dépassement de sa propre incrédulité.

Son nom, il vous l'accorde, ressemble à un pseudo, pourtant c'est son vrai nom. L'un de ses ancêtres, le navigateur espagnol Juan de Bermúdez, fut l'inventeur des îles caribéennes éponymes en 1505. Il y a maintenant plus de cinq cents ans. Santiago, l'un de ses descendants s'est établi en France, il y a plus de trois siècles, à Bourbon-l'Archambault, capitale de l'ancienne province du Bourbonnais. Un hasard de l'histoire.

Hector est né au début des années soixante dans une famille bourgeoise et sans histoire comme il y en a tant d'autres. Après une enfance heureuse, une adolescence sans rébellion notable et un diplôme d'une prestigieuse école de commerce française, il a enfin vaguement commencé par ressembler au portrait-robot que ses parents avaient imaginé pour lui. Ils avaient cependant dû en rabattre sur quelques points. Son parcours scolaire avait été aussi chaotique que celui de ses sœurs aînées avait été brillant. Et la jolie jeune femme qu'il avait fini par épouser après sept ans de réflexion, ne correspondait en rien aux aspirations d'élévation sociale par le mariage projetées par sa chère maman sur un fils qu'elle aurait souhaité parfait.

Là encore, le temps avait fini par remettre les choses à leur juste place, car Astrid dont vous connaîtrez bientôt la singulière histoire, l'avait gratifié

de quatre enfants, une fille et trois garçons. Une descendance enjouée et affectueuse, qui avait ramené la mère d'Hector à une plus juste appréciation des qualités de sa belle-fille.

Enfin, il avait fini par se mettre au travail, allant même jusqu'à créer sa propre société et à en vivre confortablement ce qui fut une fierté pour son père et plus encore pour lui. Tout cela l'avait épanoui. Sa famille vivait heureuse et insouciante. Tout allait pour le mieux.

Petit à petit pourtant, sans raison apparente, son humeur changea. Son caractère jusque-là heureux se nuança insidieusement de gris. Astrid, son épouse, en eut conscience avant lui et s'en inquiéta sans oser lui en parler. Il mit cela sur la contrariété d'une lancinante douleur à l'épaule qui le privait de jouer au tennis. Puis son pied droit se mit à traîner. Le diagnostic fut long à établir avant que le ciel ne lui tombe sur la tête.

À cinquante et un ans, il apprenait qu'il souffrait d'une maladie neuro-évolutive et incurable, qui l'invaliderait progressivement au point, un jour peut-être, de le rendre dépendant d'autrui. Perspective qui ne lui avait jusque-là jamais traversé l'esprit mais qui lui était devenue de plus en plus familière après dix ans de cohabitation avec celle qui s'était installée dans sa vie sans se soucier d'y être invitée.

Voilà pourquoi il se dirige vers cette opération à l'issue de laquelle il devrait pouvoir retrouver une relation avec son corps, plus confortable et moins imprévisible. Une forme de renaissance à laquelle il aspire un peu plus chaque jour.

Cependant, pour ne rien vous cacher, la perspective de se faire trépaner l'avait suffisamment angoissé pour sursoir longtemps à la décision de s'y soumettre.

Aurait-il autant tergiversé s'il avait dû se faire poser un pacemaker ? Certes pas. Car le cerveau n'est évidemment pas un organe comme les autres, de ceux qu'on peut greffer, transplanter ou remplacer. On peut vivre avec les reins ou même le cœur d'un donneur inconnu mais il imaginait mal se réveiller après son opération avec un cerveau qui ne serait pas le sien !

Le cerveau et notre être se confondent et sa crainte résidait avant tout dans l'idée de se réveiller en étant plus tout à fait le même...tout en souhaitant également être complètement différent.

Une nuit donc, ses neurones, synapses, gliales et autres axones, ont collecté et traité des milliards de données exogènes (la météo, les marées, la lune, l'humeur de ses collègues...) et endogènes (ses taux d'hormones, ses ressentis, ses émotions, ses mémoires longue et courte...) ; toutes ces informations ont été consolidées et interprétées via le programme de traitement le plus sophistiqué de la création, le code neural humain, et transformé en décision d'action immédiate.

Il acceptait l'idée de se faire opérer. Le plus tôt serait le mieux. Il l'annonçait à Astrid dans la foulée. Un peu surprise, elle se rangeait à ses arguments. Restait à trouver une date avec Charlize. Ce serait le 23 mai, veille de son anniversaire.

À cet instant, il était si heureux d'être à nouveau dans l'action que le circuit de récompense de son cerveau lui déversa un tombereau de dopamine sur les synapses et lui donna le sourire démoniaque de Jack Nicholson dans « Vol au-dessus d'un nid de coucou ».

Quel présage devait-il y voir ?

\*\*\*

Astrid détestait la perspective de cette opération. Elle aussi la redoutait. Elle avait eu le temps de s'habituer progressivement à l'idée mais en concevait quand même une réelle appréhension. Elle avait surfé sur le web à la recherche de témoignages de patients ayant déjà bénéficié d'une « Stimulation Cérébrale Profonde » et y avait inmanquablement trouvé l'éventail complet des expériences humaines, de la plus désespérée à la plus enthousiaste. Elle avait surtout compris que ce ne serait pas nécessairement une partie de plaisir pour Hector. Elle admirait sa détermination mais ne se laissait pas tromper par la fausse insouciance qu'il s'employait à dégager pour rassurer les siens. Elle le connaissait et savait que sous ce détachement apparent il devait lui arriver de gamberger. Ils étaient allés ensemble faire quelques courses. Elle lui avait offert un joli pyjama à rayures fines bleues et ocres pour compléter son trousseau de futur hospitalisé. Elle l'avait aidé à préparer son bagage veillant sur lui avec une attention plus maternelle que maritale. Sûrement sa façon à elle de vouloir le protéger. À vrai dire, elle se sentait fort dépourvue pour l'accompagner dans cet épisode de sa vie. Elle en était réduite à attendre que tout se passe bien. Maintenant, c'était à Charlize de jouer. Il fallait bien s'y résoudre.

\*\*\*

Pour Charlize, c'était un matin comme un autre. Comme souvent son organisme avait précédé la sonnerie du réveil. Elle s'était levée reposée. Elle avait la chance d'avoir un sommeil profond et, quoique courte, la nuit avait été réparatrice. Son emploi du temps était minuté. Il n'y avait pas de temps à perdre et cela lui correspondait bien. Elle s'avouait bien volontiers qu'elle aimait cette pression, conséquence d'une vie remplie par l'exigence d'un sens qu'elle avait choisi de lui donner. Le sens de chercher, de soigner, de guérir et même parfois de sauver.

Après une toilette rapide, elle avait préparé le petit-déjeuner de sa petite fille et de son mari. Le moment le plus doux de sa journée s'approchait. Elle s'en réjouissait déjà. Elle le retarda à dessein pour en profiter plus encore. C'était son seul regret. Ne pas avoir assez de temps pour s'occuper de celle qu'elle allait tirer de son sommeil. Capucine dormait profondément. Elle la réveilla le plus précautionneusement possible puis profita pleinement du sourire qu'elle lui offrit avant de se coller dans ses bras.

Sa fille avait à peine eu le temps de savourer sa présence furtive qu'elle s'engouffrait déjà dans le métro. Elle échappait à la foule des heures d'affluence. Les pommettes maquillées d'une fine poussière stellaire, souriante et soignée, son regard dévoilait un caractère déterminé. Un jour, Capucine serait fière de cette daronne séduisante et sportive qui venait de descendre d'un pas rapide et aérien les marches qui séparaient la plateforme suspendue du métro Chevaleret au trottoir du Boulevard Vincent Auriol. Elle approchait de son fief, le théâtre de ses exploits aussi utiles qu'inconnus, une cité faite de bâtiments rangés sans cohérence urbanistique et parcourus par une foule d'hommes et de femmes, en blouse blanche, qui s'activaient dans ses rues, allées et jardins. Elle se dirigea vers son service où l'attendaient les infirmières. Elles se turent et sourirent à son approche la craignant moins qu'elles ne la respectaient.

Elle fit le tour des lits. Dans une heure trente, elle descendrait au bloc. Elle devait y opérer ce singulier patient qui avait finalement décidé de se faire opérer en référence à ses ancêtres. Peu lui importait sa motivation, l'essentiel étant qu'il ait franchi le pas avec détermination et conscient des risques qu'il encourait.



# Amour

Il y a fort longtemps, à Lisbonne, une séduisante brune gravissait, au bras d'un jeune homme blond et fluet, les ruelles, mi-ombre mi-soleil, de l'Alfama. Leur premier voyage en amoureux. Astrid et Hector s'étaient rencontrés quelques mois auparavant. Ils étaient partis de Paris dans une méhari jaune, une voiture prêtée par Flore la sœur cadette du conducteur. De souples suspensions, une allure raisonnable, le vent qui vous décoiffe, une sobriété avérée et le confort d'une selle posée sur le dos d'un chameau, ce véhicule portait bien son nom.

Ils avaient plongé dans cette vie à deux, loin de leurs familles. Ils avaient goûté au plaisir des découvertes partagées, aux émotions qui s'accouplent, aux souvenirs qui s'unissent, aux siestes et aux nuits qui s'égrènent dans les heures sans air de l'été, aux lendemains dont on ne se soucie pas, à la découverte croisée de leurs histoires et de leurs envies. À l'amour.

De l'amour, Hector, n'en avait jamais manqué. Sa famille l'en avait comblé au point qu'il avait semblé manifester peu d'empressement à en conjuguer d'autres. La réalité était bien différente. Ce n'était pas l'envie qui lui manquait mais l'audace. Quand le désir s'invitait, sa timidité le rattrapait au point de dissimuler son attirance sous une feinte indifférence.

Quant à Astrid, tous également l'aimaient. Tous sauf celui dont l'amour aurait dû lui être naturellement acquis, son père qu'elle n'avait pas connu. Le grand absent de sa vie. Plus qu'une absence, un vide. Un gouffre qui la bouleversait bien au-delà des apparences. Un amour imploré, dont elle devait se passer. Un manque qu'elle n'était pas certaine de combler un jour. Un trou noir qui l'aspirait un peu plus chaque jour et dont elle espérait qu'enfin celui avec qui elle partageait ce voyage la détournerait.

Trois mois avant de partir au Portugal, ils avaient gagné à la loterie des rencontres entre amis d'amis. Cela se passait sur une petite île, dans une maison où ils avaient été invités chacun de leur côté. Après quelques jours où ils avaient ressenti cette force magnétique qui vous pousse jusqu'à l'abandon de toute résistance. Elle avait, au moment d'aller se coucher, tiré parti d'un anodin bonsoir pour attraper ses lèvres. Avait-elle

intuitivement compris que sa façon à lui de demander, était avant tout de ne pas demander ? De sourires en soupirs, de confidences en transes, ils avaient traversé la nuit à mélanger leurs corps jusqu'à les épuiser. Les lueurs de l'aurore les découvraient enlacés. La lumière régénérée du matin s'étirait paresseusement, sur leurs têtes. La fille et le garçon, la brune et le blond, la fortuite et le désiré, l'unique et le petit dernier, l'artiste et le conventionnel, l'insatisfaite et le comblé, la passion et la raison ne faisaient plus qu'un. Au réveil, ils se sont regardés surpris, échangeant leurs sourires, avant de s'embrasser à nouveau. L'un et l'autre, ils avaient enfin assouvi la longue quête de leur altérité ; leur seule similitude.

De longues années plus tard, voilà Hector et Astrid de retour à Lisbonne. Ce port qui vit revenir le 4 mars 1493 Christophe Colomb sur sa caravelle La Ninã. Alors que son aïeul Juan de Bermúdez, membre d'équipage de cette première expédition, était revenu lui quelques jours plus tôt par la Galice, avec l'autre vaisseau de l'expédition, La Pintã. Un double pèlerinage en quelque sorte. Ils ne sont plus deux, mais neuf. Le couple s'est fait famille. Ils fêtent le Nouvel An. Une habitude de voyage de fin d'année, qu'ils ont prises, il y a dix ans, à la mort du père d'Hector, pour alléger le deuil de sa mère. Ils l'avaient emmenée dans les Pouilles. Elle y avait été nostalgique mais heureuse de leur faire découvrir une région italienne qu'elle avait arpentée avec son mari. Cette année, elle ne les accompagnait pas dans la capitale portugaise. Âgée de quatre-vingt-onze ans, elle avait dû rester à Paris, loin d'Hector, chatouillé par la culpabilité d'avoir délaissé celle dont l'amour avait fertilisé son appréhension heureuse de la vie.

L'occasion pour Hector de se rappeler que pour Astrid, les choses étaient bien différentes. Elle ne s'était jamais interrogée sur l'amour de Pénélope, sa mère, pour qui elle était tout. Non, sa question existentielle avait porté, jusqu'à l'obsession sur celui qui avait concouru à sa venue au monde. Il se souvenait que pendant plus de quarante ans, Astrid ne passait pas un jour sans sacrifier à des retrouvailles imaginaires avec cet homme aux mille visages.

Hector, qui vouait une admiration œdipienne à sa mère, voyait mal comment trouver un équivalent à cet amour originel. De fait, il avait confié la quête de son âme sœur, aux hasards de la vie, non par philosophie mais par défaut. Il s'autorisait à penser que le jour où il croiserait l'objet